

MILANGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 28 Novembre 1848. No. 22.

LES CAUSES DE LA MISÈRE.

Dieu ne fait pas de pauvres; il n'envoie pas de créature humaine dans les hasards de ce monde, sans les pouvoirs de ces deux richesses qui sont les premières de toutes, je veux dire l'intelligence et la volonté. Et les richesses morales sont si bien l'origine de toutes les autres, que les choses matérielles ne deviennent des richesses à leur tour que par l'empreinte de l'intelligence qui les façonne et de la volonté qui les emploie. C'est ce que nous voyons jusque dans nos vieilles industries, dans ces professions encombrées d'un homme venu des champs, en blouse et en sabots, mais avec un esprit droit et une activité persévérante, finit par forcer les avenues de la fortune et par vieillir sous des lambris dorés. Et d'un autre côté, qui de nous n'a connu sur les bancs des écoles quelqu'un de ces jeunes gens bien pourvus et bien doués, qu'un vice a perdus, et qui, au bout de dix ans épuisés d'esprit, de santé et de ressources, ne vivent plus que de l'aumône secrète de leurs anciens camarades ou meurent à l'hôpital? Le droit au travail, inscrit à la première page de la constitution empêchera-t-il jamais que dans plusieurs industries, dans l'imprimerie, par exemple, un certain nombre d'ouvriers nomades errent d'atelier en atelier, travaillant chaque semaine qu'autant de jours qu'il le faut pour passer le reste dans le plaisir, sans autre aile pour le chômage que le dépôt de mendicité? Et d'autres, cependant, attachés aux maisons honorables dont ils soutiennent la prospérité, trouvent dans un labeur assidu, dans des privations méritoires, le moyen de nourrir leurs vieux parents et d'entretenir encore de quelque aisance le berceau de leur jeune famille!

Pourquoi donc taire au peuple ce qu'il sait, et le flatter comme les mauvais rois? C'est la liberté humaine qui fait les pauvres; c'est elle qui tarit ces deux sources primitives de toute richesse, l'intelligence et la volonté; en laissant l'intelligence s'éteindre dans l'ignorance; et la volonté s'affaiblir par l'immondité. Les ouvriers le savent mieux que nous: en temps ordinaires, en dehors des années de disette et de révolution, la terre de France n'est pas ingrate; et le nombre de ceux qui n'y parviennent pas à vivre de leur travail n'est pas d'un sur quinze, et de ce nombre la moitié n'est tombée dans l'indigence que par défaut de lumières ou de moralité, par l'incapacité, l'imprévoyance, qui a rendu leur métier stérile dans leurs mains, ou par le libertinage qui en a dissipé les fruits.

Dieu ne plaise que nous pensions calomnier ceux que l'Évangile bénit, rendre les classes souffrantes responsables de leurs maux et servir l'insensibilité des mauvais cœurs qui se croient dispensés de secourir le pauvre quand ils ont établi ces lois! Nous serions aussi justes de nous en prendre à l'indifférence et à l'égoïsme des chefs d'industrie, si la plupart n'ont jamais songé aux besoins moraux de leurs ouvriers, s'ils leur refusent avec le repos du septième jour le droit de s'arracher à leur misérable condition d'instruments de travail, s'il est vrai que plusieurs poussent la perversité jusqu'à écarter de leurs ateliers tout ce qui pourrait y introduire la tempérance et l'économie, persécutés que le vice, déshonorant le travailleur, le rend plus maudible et le livre à la discrétion du maître! C'est ce qu'affirme un écrivain grave, M. Villermé, et c'est ce que nous osons pour accuser aujourd'hui, non les torts personnels des hommes sur lesquels nous ne pouvons rien, mais l'insuffisance des institutions qui l'appartient au journalisme de signaler, mais l'erreur de la société qui prête l'autorité de son patronage aux tentations les plus capables de hâter la corruption et par conséquent l'appauvrissement des classes ouvrières, qui fait si peu pour les instruire et, par conséquent, pour les enrichir.

De ces trois passions qui sont la ruine des mœurs populaires, le jeu, le vin et les femmes, la société française a proscrire la première, et c'est son honneur d'avoir fermé les bureaux de loterie et les maisons de jeu de la même main dont elle ouvrirait les caisses d'épargne. Mais pour les deux autres désordres, elle en est restée à la politique des vieux pouvoirs qui, désespérant de vaincre le mal, l'ont érigé en institution publique, pour y trouver une branche de revenu ou un moyen de gouvernement. Ne dites pas qu'il était plus sûr d'autoriser la prostitution pour lui donner des règles que de la réduire à se cacher dans des ténèbres où elle défierait toutes les surveillances. En moralité, nous ne connaissons pas de mal nécessaire; vous mêmes vous avez éprouvé la vanité de ce sophisme qui rassurait la conscience des anciens politiques, lorsque supprimant les jeux publics, vous n'avez pas reculé devant la poursuite des jeux clandestins. Rome n'est pas seulement une capitale de cent cinquante mille âmes; c'est une cité italienne, toute brillante des feux du soleil; c'est là que rendez-vous annuel de trois mille étrangers, de tous les désamusements, de tous les spleens, de tous les vices. Et cependant elle n'a jamais connu l'ignominie de la prostitution publique, jamais le gouvernement des raptes n'y autorisa une maison de débauche, et Léon XII ne craignit pas d'y fermer les cabarets. De là, chez un peuple si passionné, le petit nombre des naissances illégitimes, la pureté des mœurs et la beauté du sang, la dignité de ces pauvres gens du *Transtevere* qui n'ont jamais donné leur ivresse en spectacle sur les places publiques, et dont on a si souvent accusé l'honneur farouche parce qu'ils ne souffrent pas que l'étranger mangeur le respect à leurs filles. Pour nous, qui insultons l'Italie de notre dédaigneuse pitié, nous ne pouvons passer le soir les barrières de la ville la plus civilisée de la terre sans heurter à chaque pas, je ne dis pas des hommes, mais des femmes, des enfants avinés. Nous avons des règlements qui mettent les cabarets à la discrétion de la police, et nous laissons se multiplier sans restrictions, sans conditions, les tavernes qui sont dans chaque rue l'école du désordre, le rendez-vous de toutes les conspirations, les dépôts d'armes de toutes les émeues. Nous avons des impôts écrasants sur le sel, sur la viande et sur toutes les consommations nécessaires, et jamais nous n'avons trouvé dans l'arsenal de nos lois fiscales le secret d'arrêter la multiplication des distilleries, de hausser le prix des spiritueux, de décourager le commerce de ces liqueurs détestables, altérées, sophistiquées

qui sont plus de malades que toutes les rigueurs des saisons et plus de coupables que toute l'injustice des hommes! Quelles réformes a-t-on introduites dans les plaisirs publics, chez cette population de Paris, si éprise de plaisirs, et qui se laisserait mener au bout du monde, non pas avec du pain, comme on l'a dit, mais avec des fêtes? Quel pouvoir a songé à ce puissant moyen d'enseignement que l'antiquité, que l'Égypte ne dédaigna jamais? L'hiver dernier la préfecture de police délivra quatre mille permissions de bals nocturnes. Elle ne met plus de terme à ces divertissements insalubres que le bon sens de nos pères resserrait du moins dans les six semaines du carnaval. Chaque année elle autorise l'ouverture d'un nouveau théâtre dans quelque misérable rue des faubourgs où l'on jette aux fils du peuple et à ses filles l'éclat d'une littérature dont le cynisme révolterait la chasteté du parterre de l'Opéra. Et quand pendant six mois la jeunesse des classes laborieuses a prolongé ses soirées et passé ses nuits dans ces autres enfumés où sa santé court autant de péril que ses mœurs, vous vous étouffez de l'en voir sortir étioilé, chétive, incapable de fournir le contingent militaire, et pleurant chaque année de recrues plus nombreuses les hôpitaux et les prisons!

Rompions enfin avec ces traditions des monarchies coupables qui trouvèrent leur sécurité dans les faiblesses des peuples. Si nous fondons une république durable, que ce ne soit point celle de Sparte qui enivrait les îlotes, c'est-à-dire les pauvres, pour les déshonorer; ni celle de Venise, s'il faut croire ce qu'on rapporte de ces belles courtisanes cirassiennes qui servaient à endormir les courages des jeunes patriciens en même temps qu'à éclairer la vigilance du conseil des dix! Ne pensons pas nous être acquittés envers le peuple si nous lui avons appris à lire, à écrire, à compter; et encore nos écoles insuffisantes reçoivent-elles la moitié de ses enfants. Quand il s'agissait d'écraser les derniers restes de l'insurrection, nous n'avions besoin ni de délais, ni de formalités, pour dresser vingt camps sur les boulevards de Paris, sur les esplanades, et jusqu'au pied de l'hôtel-de-ville. Mais au bout de quatre mois, quand le douzième arrondissement compte, quatre mille enfants sans asile, quand la charité particulière, touchée de ce dénuement fait les derniers efforts pour leur ouvrir des écoles qui seraient les camps pacifiques de la civilisation, ce n'est pas assez de six semaines de démarches, d'ajournements et de débats pour vaincre les conflits et les scrupules de je ne sais combien de conseils, de comités et d'administrations, effrayés d'une nouveauté si grande, et qui craignent la ruine de l'État, si l'instruction des jeunes ouvriers se trouve livrée à des sœurs, à des frères, à des instituteurs capables de leur enseigner autre chose qu'à épeler les syllabaires d'un journal, et à charbonner sur les murs l'ordre du jour des barricades. Ah! que ces esprits timides sont loin de s'entendre avec nous, qui, un lendemain de la première communion, après trois ans d'études dans la meilleure des écoles chrétiennes, quand le fils de l'ouvrier en sortirait tout couvert de couronnes, ne tenons pas son éducation pour finie; qui voudrions l'accompagner d'un patronage intelligent chez son maître d'apprentissage, lui ouvrir des écoles d'adultes chaque soir et chaque dimanche, et inaugurer dans les faubourgs de Paris autant de conservatoires des arts et métiers, autant de Sorbonnes populaires, où le fils du mécanicien, du teinturier et de l'imprimeur trouverait, comme celui du médecin et du juriste, le bienfait de l'enseignement supérieur, les plaisirs de l'intelligence et la joie de l'admiration! Non, je ne m'étonne plus de l'opiniâtreté des politiques à écarter le repos du dimanche, je n'accuse plus leur complicité avec les passions irreligieuses, je n'accuse que leur paresse à remplir le vide de cette journée dont le prêtre ne réclame qu'une heure et qui laisserait tant de place à la sollicitude d'un pouvoir bienfaisant, aux cours publics, aux bibliothèques du peuple, aux exercices militaires pour les jeunes gens, aux sociétés d'éducation et d'assistance mutuelle pour tous. Eh quoi! les hommes des professions savantes, des gens qui ont fait dix-huit ans d'études, les médecins, les avocats, les notaires se rouilleraient, se relâcheraient s'ils n'avaient leurs concours, leurs conférences, leurs chambres de discipline; les astronomes, les philologues, les moralistes de l'Institut désespéreraient du progrès de la science si le fauteuil ne méritait et le jeton de présence ne les réunissait chaque semaine; et vous lâchez l'incapacité, l'incurie de l'ouvrier, la défectuosité les routines de ses méthodes de désordre systématique de sa conduite, quand vous n'avez jamais encouragé quand vous voulez les associations qui le rapprocheraient de ses égaux, qui le soustrairaient à une police fraternelle, qui l'entoureraient d'exemples en même temps que de lumières, et lui assureraient cette éducation de toute la vie, nécessaire à l'homme, toujours faible et toujours tenté.

Ere Nouvelle.

RIVIÈRE-ROUGE.

Extrait d'une lettre de Mr. Bourassa, missionnaire de la Rivière Rouge, à un de ses amis du séminaire de Québec.

La sol que nous habitons est fertile, et propre à la culture de tous les légumes et de toutes les céréales du Canada; mais les gelées du printemps et de l'automne y causent souvent de grands dommages. Cependant l'hiver n'est pas aussi dur qu'à Québec, et généralement il ne tombe pas au-delà d'un pied de neige. L'été est chaud et sujet, comme l'hiver, à des changements subits de température, à d'horribles ouragans, à des pluies et à des grêles qui brisent tout; le tonnerre gronde d'une manière souvent effrayante. Néanmoins le climat est très-salubre, et on ne voit point ici ces maladies épidémiques ailleurs par les changements subits de l'atmosphère.

Ce pays est sillonné par une infinité de rivières qui arrosent des prairies immenses et souvent à perte de vue. Les lacs y sont aussi en grand nombre. Quant aux arbres des forêts, il n'y a guère, je crois que le tremble, le cyprès, le sapin, l'épinette, le saule, l'aune et le bouleau. Les fruits sont assez abondants: la poire, le *pinbina*, les cerises à grappes, les morises, les noisettes, les gadelles de toute espèce, et de plus les bleuets, les fraises, les framboises, les *cahernettes*, les grains de *masquette* et beaucoup d'autres dont

les noms me sont inconnus se trouvent et se mangent en bien des endroits. Les animaux sauvages que l'on rencontre le plus souvent sont l'orignal, le cerf, le cabri, la vache des prairies, le monton des montagnes, blanc et gris, l'ours blanc, jaune et noir, [quel animal féroce!] le loup, le carcajou, le pécan, le chevreuil, le caribou, le renard, la martre, la loure, le castor, &c. &c.

Un mot à présent des sauvages au milieu desquels je suis obligé de vivre. Les Castors [c'est le nom de cette tribu] sont vindicatifs, cruels même, jaloux, honteux, rancuniers et quelquefois menteurs. Ils sont curieux d'apprendre; leur caractère dominant est l'incertitude, qui est comme le propre de tous les sauvages. Ils considèrent leurs femmes comme des esclaves qu'ils maltraitent souvent à l'exces. Néanmoins, malgré tous ces défauts, les castors ont plusieurs bonnes qualités ainsi le vol est en honneur chez eux, et sur ce point ils portent même le scrupule à l'exces. Ils sont de plus assez dociles à la voix des missionnaires qu'ils aiment et respectent.

À la mort de quelqu'un de leurs parents, ils poussent des cris et versent des pleurs bien moins sincères qu'ailleurs.

Souvent dans ces circonstances les femmes se rasent la chevelure en signe de deuil, on se fait quelques meurtrissures sur le corps. Le parent défunt est enterré ou plutôt engagé, avec une partie de ce qui lui appartient; d'autrefois il est mis en échafaud.

Quelques uns parmi eux sont des gens de médecine, c'est-à-dire, capables de faire mourir ou de guérir des maladies incurables par divers enchantemens; mais généralement ils n'y croient rien. Il n'en est pas de même de ces cris et des sauvages des prairies, qui joignent beaucoup d'autres défauts à celui d'être très-crodeux.

Leurs notions sur la divinité, quoique matérielles, ne laissent pas d'avoir quelque chose de juste. Ils regardent Dieu comme un homme plus fort et plus puissant que tous les autres, et le reconnaissent pour le créateur de toutes choses. S'ils font un festin, le maître du repas fait, avant que les convives arrivent, un sacrifice au *Maître de la vie*, en jetant dans le feu une petite partie de ce qui est servi; s'ils font des funérailles, ils font fumer le *Maître de la vie*, en présentant le calumet vers le ciel; ils font aussi fumer la terre et les quatre coins cardinaux. Ils pratiquent encore beaucoup d'autres cérémonies de ce genre-là; mais j'espère qu'avec le temps et la grâce de Dieu, ils deviendront de fervents chrétiens, car ils sont bien disposés.

Tu me demandes comment je me nourris? Assez bien quand je suis à notre mission; mais en voyage c'est tout autre chose. Cependant je suis un peu mieux à présent que je puis manger de l'orignal qui, le plus souvent n'a pour toute sauce que l'eau dans laquelle il a bouilli. Quelque fois on fait des grillades, ordinairement avec du saut, et les grandes fêtes avec de la graisse d'ours. Nous ne mangeons que deux fois par jour, matin et soir; ainsi c'est un jeûne perpétuel, sans abstinence parce qu'il n'y a pas de poisson.

Au commencement de l'hiver dernier j'ai mangé habituellement du bœuf et de la viande sèche *éparée* (c'est le terme) à moitié pourrie.

Dans les voyages c'est du *loro* (ou taureau comme tu voudras) que je mange. Ce *loro* n'est pas le met le plus délicieux qu'il y ait au monde, et je crois qu'il est rarement servi sur la table des rois. Il consiste tout simplement en un mélange de saut et de viande sèche, boucanée, et pilée. Pour le rendre meilleur on y mêle des poires sèches, de la graisse, du sirop de bouleau ou du sucre; il n'est pas méchant alors, je l'assure, cependant plus d'une fois j'en suis pas scandalisé j'ai pensé aux *aignons de l'Égypte*.

JOS. BOURASSA, Proc. Miss.

Abeille de Québec.

ÉTRANGER.

ÉVÉNEMENTS DE BUCHAREST.—A Bucharest, la réaction a triomphé. La constitution et le gouvernement provisoire sont abolis. La Turquie, qui semblait d'abord protéger le mouvement libéral de la *Valachie* effrayée par la Russie, a désavoué Suleyman-Pacha et a envoyé Foad-Effendi comme commissaire extraordinaire. Foad-Effendi est entré à Bucharest avec quatre régiments turcs, et comme la sommation de rétablir l'ancien ordre de choses est restée sans effet, il a livré la ville à ses troupes.

Plus de dix mille habitants ont été égorgés, femmes violées, enfants emportés, et la ville pillée pendant vingt-quatre heures. Après cette horrible scène de dévastation, les soldats turcs ont organisé un grand bazar où ils ont vendu aux Juifs le produit de leur pillage. Foad-Effendi a institué le gouvernement provisoire, annulé la constitution et institué un *Kaimacan*. Tout cela s'est passé dans la journée du 13 septembre.

—Une correspondance en date du 25 septembre confirme les nouvelles que nous avons données hier sur les événements de Bucharest.

Foad-Effendi, accompagné du général Duhamel, s'est avancé sur Bucharest à la tête de 20,000 Turcs, après avoir intercepté toutes les communications des montagnes avec la plaine.

Arrivé en face de la ville, il a invité les plus notables de la population à se rendre à son camp, en les assurant, par des protestations répétées, de ses intentions bienveillantes de la porte Pour la cause valaque. Ceux-ci se firent à la parole de Foad-Effendi et se rendirent à son invitation; mais ils se virent tout à coup cernés de baïonnettes et arrêtés comme rebelles au sultan.

Assiégé après cet acte d'indigne trahison, l'ordre d'attaquer contre la ville fut donné, le bombardement commença sur tous les points, et les troupes turques se précipitèrent dans l'intérieur des rues sur une population livrée de ses chefs et complètement désarmée.

La lutte fut désespérée, mais la victoire resta aux Turcs. Alors commencèrent des scènes affreuses de meurtres, de pillages, de viols et d'incendies. Les vainqueurs, enivrés de sang, se répandirent dans l'intérieur de la ville pour commettre des actes de la plus atroce barbarie, mais bientôt un

combat terrible s'engagea entre eux et les soldats valaques de la caserne, qui attendaient vainement des ordres.

Ces braves soldats firent preuve d'un courage et d'un sang-froid héroïques pendant plusieurs heures, en présence des régiments turcs, vingt fois plus nombreux qu'eux, et sous les feux d'une artillerie formidable; mais à leur tour ils succombèrent sous le nombre, aux cris de *Vive la Constitution!*

Maintenant l'ordre règne à Bucharest. La loi martiale est proclamée; le gouvernement institué par Suleyman-Pacha est remplacé par un seul *kaimacan*, nommé par le général Duhamel; et la constitution du 25 juin est abolie pour faire place à l'ancien règlement imposé au pays par la Russie.

On ne connaît pas encore le nombre des victimes, et on a tout lieu de craindre pour le sort des chefs de la révolution, tombé par trahison aux mains de Foad-Effendi.

ITALIE.—On écrit de Rome, le 9 octobre: On dit que samedi soir Sa Sainteté a eu une longue conférence avec les ministres de l'intérieur et des finances; elle a demandé au comte Rossi pour quelles raisons il n'avait pas signé les bons de faveur délivrés par elle sur les fonds du Trésor. Le comte Rossi a répondu que, conformément aux règles constitutionnelles, le droit de disposer des deniers de l'État appartenait exclusivement aux chambres. Le prince et le ministre n'ont que dans le cas d'extrême urgence et sous la plus stricte responsabilité des ministres, le droit de signer des bons que les représentants de la nation pourraient ne pas valider. A la suite de ces explications, le Saint-Père aurait déclaré au comte Rossi qu'il voulait la constitution entière et inviolable, et le résultat de cette conférence a été très-satisfaisant pour tous deux.

ROME.—14 octobre. Notre correspondance nous apprend que Rome continue à jouir du plus grand calme. Cependant on a eu le 13 une légère alerte; à midi l'ordre a été donné de renforcer les postes de la garde nationale. Les carabinieri ont été consignés. La police avait découvert le projet d'un mouvement révolutionnaire qui devait éclater dans la soirée. Des écrits et des drapeaux avaient été distribués dans le quartier des *Monti*. Une réunion convoquée en grande partie d'étrangers Siciliens, Livournais, etc., avait eu lieu à la *Navicella*. Mais ce déploiement de force a fait tout rentrer dans l'ordre. La tranquillité publique n'a pas été troublée un seul instant. Le chef du complot a été arrêté pendant la nuit.

RADETSKY.—Voici un résumé de Radetsky qui en dit à lui seul plus que tout ce que nous pourrions écrire: « Nous sommes en temps de guerre, et non de paix! Milan est pour ainsi dire placée aux avant-postes, et l'on doit y être tout à fait prêt à l'alarme. Monseigneur l'archevêque sera, en conséquence, invité à défendre solennellement qu'il n'aurait pas pour objet quelque service divin comme la messe ou la bénédiction du soir.

« On ne devra chaque fois sonner qu'une cloche et pendant une seule minute, ce qui est suffisant pour faire connaître aux fidèles que le service divin va commencer.

« L'avis de nouveau le clergé qui Milan étant en état de siège, le caractère sacerdotal ne saurait empêcher d'appliquer toute la rigueur des lois militaires si, contre mes ordres, on abusait du son des cloches et de l'influence ecclésiastique en général. » RADETSKY.

CONGRÈS.—C'est le cœur palpitant d'émotion et l'esprit bouillonnant par les choses que nous venons d'entendre, que nous essayons de tracer une esquisse de la première séance du congrès fédéral, qui vient de poser la pierre angulaire de la ligne italienne.

Vincenzo Gioberti a ouvert la séance par un discours sur la nécessité de l'union et de la concorde; qui a été couronné d'applaudissements. Les congrès de la science, a-t-il dit, ont amené les congrès politiques; c'est-à-dire le germe et le fruit. Il a comparé ensuite notre époque à celle de la ligne lombarde. Il y avait alors un peuple qui se rendit puissant par l'union qu'un pape avait consacrée; aujourd'hui, ce sont des peuples entiers qui cherchent à s'unir par les liens de la fraternité.

Un pontife a non seulement béni leurs vœux comme fit son prédécesseur Alexandre, mais encore a prêché lui-même la sainte croisade de l'indépendance. (Puisent les applaudissements, qui ont accompagné ces derniers paroles, monter jusqu'au trône de Pie IX.)

Après le discours de Gioberti, on a fait l'appel nominal des membres de l'association qui ont ensuite procédé à la nomination de trois présidents. Chaque nom était proclamé au milieu du plus ardent enthousiasme, surtout celui d'Adrea Romeo, qui, entendant les cris de *Vive Romeo!* dit d'une voix émue: *Non pas vive Romeo! mais vive l'Italie!*

Le nom de Terenzio Mamiani qui siègeait au banc de la présidence excita les plus vives sympathies. On salua aussi d'acclamations Venise, Brescia, la Sicile et les représentants de toutes les provinces.

Le vote a été d'accord avec le vœu général. Andrea Romeo, Vincenzo Gioberti et Terenzio Mamiani ont été nommés présidents avec une immense majorité. Les deux vice-présidents don Fôrez de Palermo et Lucien Bonaparte.

Mamiani a pris ensuite la parole et a terminé sa chaude et rapide improvisation par ces mots:

« Il nous faut désormais placer tout notre espoir dans le sort des armes!

« La guerre! telle doit être notre diplomatie; la guerre! tel est notre seul moyen de salut! »

Ces mots; la guerre! la guerre! volaient sur toutes les lèvres et étaient répétés à l'infini par les échos de la salle. La voix puissante de Mamiani avait excité un enthousiasme impossible à décrire.

Après lui, Porez de Palermo, a fait une allocution qu'il termina ainsi: C'est au cri de vive la ligne que, pendant la glorieuse révolution de janvier, l'homme du peuple envoya la mort au satellite du Bourbon. La cruauté du roi de Naples passe toute croyance, et quand l'Italie se sera débarrassée de ce tyran, elle aura un général autrichien de moins à combattre.

Demain à sept heures et demie du soir doivent commencer les séances particulières. (Cordonia du 11 octobre.)